

LES NOCES DE PALO

UN FILM DE KNUD RASMUSSEN ET FRIEDRICH DALSHIEM
GROENLAND - 1932-1933 - 80 MN

SYNOPSIS

Au Groenland, Palo et Samo sont tous les deux amoureux de la belle Navarana. La rivalité entre ces deux jeunes chasseurs nous entraîne dans le Grand Nord, au gré de la migration des groupes eskimos : chasse à l'ours, constructions d'igloos, pêches au harpon, courses-poursuites en kayak et combat de chants. Un documentaire-fiction écrit et réalisé, entre 1932 et 1933, dans la région d'Ammassalik, par le célèbre explorateur polaire, Knud Rasmussen.

A PROPOS DU FILM

Angmassalik, côte est du Groenland, Knud Rasmussen, de 1931 à 1933, y est venu tourner un des plus fidèles témoignages de la vie quotidienne d'une société boréale.

Les eskimos et la nature...

Ici, homme et nature sont intimement liés. Les moindres fluctuations de température et d'humidité ont durant plusieurs millénaires retenti sur l'habitant de ces rives. Les forces contenues par le froid dans ces banquises et cet immense glacier, peuvent soudain se déchaîner. La violence est l'apanage des éléments et des hommes du Grand Nord. L'esquimo peut être un redoutable guerrier. Les vikings eux-mêmes ont toujours exprimé dans leurs sagas, la terreur qu'ils ressentaient devant ces petits hommes groupés. Depuis le 14^{ème} siècle, ils sont restés maîtres incontestés de leur immense territoire.

Le phoque, l'ours, le saumon, la massette, les oiseaux, sont les nourritures de base des eskimos. Quelques baies et myrtilles les complètent. La chasse aux cétacés est si essentielle que cette société peut être dite "civilisation du phoque". L'année en eskimo se dit "ukiok", c'est à dire: l'hiver, comme si les quelques semaines d'été, avec leurs 24 heures de soleil, étaient une exception dont il faut jouir au gré des jours et des heures. Les territoires de chasse induisent les déplacements et donc le type d'habitat. Au camp d'été et à ses chaudes tentes de peau, succèdent les villages d'automne et d'hiver, leurs igloos de pierre, de mottes de tourbe et de bois. Ce bois, transporté par le courant permet à ces eskimos de ne pas vivre uniquement dans l'igloo de neige traditionnel, de l'Arctique canadien.

Les déplacements se font en "oumiak", barques de peau conduites par les femmes. C'est le temps des confidences, des échanges, des mariages, voire des règlements de comptes. L'été, l'air a une odeur de bois brûlé. Insouciants de tout horaire, les hommes vont selon leur fantaisie, profiter du soleil, de la liberté et de la chasse en kayak. Dispersée pour les besoins de celle-ci le long des baies et fjords sur plusieurs centaines de kilomètres, la communauté se retrouve à certains moments de l'année. L'été prend fin. Afin de mieux affronter l'hiver, ses nuits et ses tempêtes, les hommes doivent se regrouper. A l'intérieur de ces demeures plurifamiliales, autour des lampes en pierre, à l'huile de phoque, les hommes sculptent, préparent leurs harpons et les harnais des chiens.

LES FILMS DU PARADOXE

Les eskimos entre eux...

La vie intime et personnelle est malaisée dans cette société. Le groupe doit en partie la sacrifier à sa survie. Très soucieux pourtant d'individualité, l'esquimo s'efforce aussi souvent que possible et notamment l'été, d'apporter des exceptions à cette règle. Une vie plus intime s'établit. Un code tacite de communication se met en place dans les igloos où chacun surveille les autres. Langage des yeux, parlé des rires, l'esquimo n'aime rien tant que se retrouver et se raconter. Le village, plus qu'une simple addition de personnes, est une entité qui survit par sa cohérence et sa mémoire des temps plus difficiles. Témoin cette expression, en souvenir des périodes de famines où la nourriture se faisait rare : "J'ai tant mangé que ma langue se dresse droite dans ma bouche" dit un chasseur.

Une autorité est l'interprète de la communauté : l'"Isumatar" ou "Isuma", celui qui pense. Davantage que les autres, cet homme est modeste, silencieux, généreux. La désignation d'un tel chef, dont la permanence de l'autorité n'est pas assurée, procède d'une manifestation spontanée du groupe. Il tient son prestige de très loin, de plus haut. Par lui, le contact est maintenu avec la seule réalité qui compte pour les eskimos; la pérennité de l'histoire, traduite à travers cette expression : "Inuit, Inuktitut : nous les eskimos".

Cette vie communautaire est régie par des lois esquimo imposant (entre autres) : "pas de querelle dans les tentes". Quand un conflit éclate entre deux chasseurs, une joute satirique publique (montrée dans le film) est décidée par le groupe. Au cours de la grande fête qui précède la dispersion pour les camps d'automne, le village se rassemble : hommes et femmes excitent par des moqueries chacun des adversaires et les sanctionnent.

Ceux-ci cherchent le quolibet le plus cruel pour séduire la foule. Le visage de l'un tente d'être la caricature la plus grotesque de l'autre. Celui qui perd, en tirant son couteau, force le respect du groupe qui le laisse libre d'accomplir son propre destin. La dignité de l'homme est de s'accepter tel quel, vainqueur ou vaincu.

Les eskimos sont conscients, que certains d'entre eux ont des pouvoirs telluriques. Le chaman ou angakok soigne, interprète les rêves, prévoit l'avenir, conjure le mauvais sort ou l'administre. "Je place ici, deux petits bruants (oiseaux) des neiges, l'un contre l'autre, car je ne veux pas que Samo (le rival de Palo) et Navarana s'unissent et qu'ils vivent ensemble." La jeteuse de sorts (dans le film) sait ensorceler le chasseur. Il sera littéralement poussé par des forces inconnues à réaliser son vœu le plus secret. L'éducation des enfants est naturelle. Leur liberté est totale. Leurs seuls maîtres, restent l'exemple et l'observation. Dès le plus jeune âge, l'enfant sert le chasseur et entre ainsi dans la société des hommes. Après avoir tué son premier ours (animal considéré par les eskimos comme le plus proche de l'homme), l'enfant fera définitivement partie du monde des adultes. Pour choisir sa future femme, le jeune chasseur ira jusqu'à se retrouver dans la violence des éléments. L'enlèvement d'une femme devient un acte d'homme. Il est d'usage de ne pas retenir la femme qu'un chasseur, au péril de sa vie, est venu chercher.

Palladium Production

REPÈRES

Le terme "Eskimo", signifie "ceux qui parlent une langue étrangère". Mais actuellement, les populations concernées ont choisi de se donner l'ethnonyme d'"Inuit", qui signifie "les êtres humains" (singulier : Inuk).

Les différents groupes inuit partagent une même culture et parlent une même langue, l'"inuktitut", divisée en plusieurs dialectes. Les Inuit sont installés en continuité géographique sur deux continents, l'Amérique et l'Asie (Alaska et le Grand Nord canadien), et le Groenland. Ils sont un exemple remarquable d'adaptation aux conditions de milieu extrêmement dures. Pour cela, ils ont conçu et affiné, au fil des siècles, des innovations que n'auraient pas désavouées les ingénieurs les plus inventifs : la maison de neige, la maison semi-souterraine, le kayak, le traîneau attelé à une meute spécialisée et hiérarchisée... La région d'Ammassalik, lieu où a été tourné le film, se situe sur la côte sud-est du Groenland, un peu en dessous du cercle polaire, en face de l'Islande. L'été, juin, juillet et août, la température moyenne est de +4° à +6°. De la mi-août au début de septembre, on installe et construit les maisons.

En 1933, la population était de 847 personnes dans tout le district. Elle se nourrit de mammifères marins : baleine, beluga morse, narval et phoque. Ours blancs, poissons, oiseaux, petits mammifères terrestres, quelques végétaux dont les baies et des algues, et, enfin, quelques crustacés complétaient ces ressources aléatoires.

LES FILMS DU PARADOXE

LA PRESSE

“Tourné entre 1932 et 1933 sous la lumière des aurores boréales, ce documentaire-fiction est un témoignage d'une richesse inouïe sur la vie quotidienne des Indiens de l'Arctique.”

TÉLÉRAMA

“Régale ethnographique, le film est en même temps parcouru d'une tension dramatique, violent et tendre, soutenue par une musique d'époque tout en hautbois guillerets et cymbales cinglantes.”

Libération